L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.—NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 5 AOUT 1845.

PUBLIÉ PAR
MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT:
Journal quotidien, une année d'avance $12
Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

Le terme de l'abonnement est pour une année. Aucune souscription, soit au journal seulement, soit aux annonces, ne sera considérée comme définitivement faite de la part de l'abonné, à moins qu'il n'en ait donné par écrit, une semaine avant l'expiration de l'année.

ANNONCES — Une page en carré de chaque langue, pour la première insertion, et cinquante cents pour chaque insertion subséquente. Tout changement considérable dans l'annonce originale, devra être payé comme une nouvelle annonce. Le carré est de DIX lignes ou moins.

ABONNEMENS pour l'année aux annonces.—Les artisans et personnes tenant magasin de détail, $40; les Banques, Compagnies d'Assurances et autres institutions publiques, $60; les agents pour ventes, les imprimeurs-libraires à rabais, ou les maisons de commerce faisant la commission, $80. Ces abonnements ne portent à l'année et ne tiennent à un carré chaque fois, et ne vaut pas par semaine.

Le prix ci-dessus ne paient à l'année et ne tiennent à un carré chaque fois, et non pas par semaine.

LES ANNONCES qui seront de la ligne ordinaire des affaires d'un abonné à l'année, telles que ventes à l'encan par autorité de justice, ventes de plantations et habitations, maisons et terrains à vendre, à louer ou à affermer, esclaves marrons, animaux égarés ou errans, etc., etc., seront portées au compte séparément en sus des prix ci-dessus indiqués.

LES ANNONCES qui ne doivent paraître que par intervalles, seront payées à raison de $1 par carré pour chaque insertion.

LES ANNONCES de spectacles et autres, qui doivent être publiées pendant un mois, et devront être payées en conséquence de cette impositions.

LES ANNONCES de candidature à des emplois publicsset toutes annonces d'une nature politique, les annonces ou articles d'une nature personnelle, lorsque les poursuivre être salariés, payeront le double du prix ordinaire et d'avance.

Leonard Sturtevant & Co.,
MARCHANDS-COMMISSIONNAIRES
ET EXPEDITEURS
VENDENT EN GROS
DE L'HUILE DE BALEINE, DE SPERME ET DE LIN
Savon, Chandelles, Thés, Blanc de Plomb, Peinture, Cire noire &c. &c.
No. 12, rue de la Vieille-Levée,
9 mars—1an Nouvelle-Orléans

WILLIAM DAVIDSON & CO.
AGENS EN COTON,
ET NEGOCIANTS-COMMISSIONNAIRES
Rue du Canal, No. 81, N. Orléans.
2 nov.

P. CUSACHS, Pharmacien.
Magasin en gros de Médecines, de Peintures & Huiles, & Médicaments spéciaux, chimiques pour la teinture, pour les distilleries, pour les tanneries, &c.
Encaisse Canal St Philippe-Nlle. Orléans.
20 juillet

MORTON & Co.
MARCHANDISES SECHES,
No. 25, rue des Magasins.
☞ Les ordres de la campagne seront fidèlement secondés. 2 nov—1an

George Buchanan, Andrew Buchanan,
Robert Buchanan, John O. Agnew.
Geo. Moore. BUCHANAN & Co.
Marchands Commissionnaires,
Rue Tchoupitoulas, No. 82,
10 nov Nouvelle-Orléans

NORTH & BROTHERS,
MARCHANDS DE MARCHANDISES SECHES,
Rue des Magasins,
Encaisse de celle de la Commune,
NOUVELLE-ORLEANS.

JOS HARROD, FRANCIS D. DARLING, O. FOSTER
HARROD, DARLING & Co.
Marchands-Commissionnaires et Expéditeurs,
ET
Agents de la Ligne de Boston et de la Nile. Orléans,
No. 40, rue de la Commune,
17 juin Nouvelle-Orléans.

DAVID & CHAPUS,
IMPORTATEURS DE MARCHANDISES FRANÇAISES, ANGLAISES, ALLEMANDES ET DU PAYS
Vendent en gros et détaillant,
No. 93, rue de Chartres, près celle Conti.
4 juin

J. F. BERCIER, FRANCISCO TIO.
J. F. BERCIER & Co.
Grocers et marchands en général, No. 45 Vieille Levée
Ont constamment un assortiment de grocseries fraiches, vins, liqueurs, etc., à des prix libéraux. 26 oct

Nouvelle-Orléans.
F. LAMPRE,
IMPORTEUR ET NEGOCIANT EN GROS,
En Produits de la Havane.
SUCRE, CAFE,
TABAC, COMPTEURS.

EMILE JOHNS,
MARCHAND COMMISSIONNAIRE
ET IMPORTEUR DE PRODUITS DES ANTILLES.
Café, Sucre,
Tabac, Cigares.
Des avances seront faites sur consignations et produits à la Havane, New-York, Boston, Philadelphie, Baltimore, Charleston, Savannah, Liverpool, Havre, Bordeaux et Hambourg. WOODS & SIMPSON,
14 juillet 5 Magasins.

CHANGEMENT DE DOMICILE.
MERTRON, prévient le public qu'il a transporté son bureau de place en place, et l'achat d'or et d'argent de la rue St. Louis, No. 7, au rez-de-chaussée, rue Bourbon, entre St. Louis et St. Ursulines, comme par le passé, il achète toujours le plus haut prix du marché, dans de conséquence, et prend seulement les achats d'or et d'argent, dont il paie la véritable valeur de ces matières les personnes sont priées de ne pas envoyer des enfans à des esclaves. 7 juin—1an

BUREAU DES ASSESSEURS DES TAXES D'ETAT.
AVIS est par le présent donné aux contribuables de la paroisse d'Orléans, comprenant les Troisième, Deuxième et Troisième Municipalités que le tableau d'assessement des propriétés et des esclaves dans les limites des dites Municipalités, pour l'année 1845, sera déposé au bureau des assesseurs, quarrage Jules Bourtz, entre Conti et Bienville, jeudi prochain, 10 du courant, et restera ouvert au public pendant le temps de vingt-quatre jours. 10 juillet—30j

ASSURANCE CONTRE L'INCENDIE.
COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DE L'OCEAN.—Bureau rue du Camp, No. 15.
Directeurs:
W. A. Gaspart, Président.
Wm. W. Montgomery, Jos. LeBreu,
F. P. Ducoeg, Elie Shaw,
A. Gordon, E. W. Montgomery,
F. C. Harrison, W. C. Squier.
CHS. RIGGS, Secrétaire.
On assure toute espèce de propriétés contre les risques du feu, au taux le plus raisonnable, et en cas de pertes, les règlements sont faits avec promptitude et libéralité.
1er mars

Bureau de la Compagnie d'Assurances sur la Marine de l'Ouest et du Sud.
Nlle Orléans 7 juin 1845
A une assemblée des Actionnaires du cidre compagnie tenue ce jour conformément à la résolution des directeurs, il a été décrété, les résolutions suivantes ont été adoptées.
Résolu. Que l'expérience ayant démontré que la Compagnie d'Assurances organisées et constituée sur le principe d'actions réunies sous celle de facteurs et de mutuelle, combinées, ne peut point exister de différence entre ceux et les autres, et que les intérêts du public ne sont en toute cela tellement identiques, que les Directeurs de la Compagnie d'Assurances sur la Marine de l'ouest et le Feu.
Résolu. Que les Directeurs de la Compagnie devront faire restituer leur ancien nom de premier jour de juillet prochain, et que cette opération assistant, et les comptes de la Compagnie seront réglés, mais dans tous les cas pas plus tard que le premier lundi de septembre prochain. Une assemblée des Actionnaires sera convoquée à l'effet de décider quelle sera la meilleure mode de et la plus économique qu'il faudra adopter pour liquider les affaires de la Compagnie.
F. N. WOOD, Chairman.
DAVID HAGGIN, Secrétaire.
Bureau de la Compagnie d'Assurances de l'Ouest et contre l'incendie.
Nouvelle-Orléans, 1er juillet 1845.
CETTE Compagnie fonctionne avec de vives les affaires, a l'ex-assurer ses risques sur ou bien les compagnie de New York, dite "San Mutual Insurance Company" dans l'agence de L. Matthews. Toutes les personnes dont les polices sont en la main du Directeur, sont priées de les présenter pour être transférées sur ce dernier.
GEORGE C LAWRASON,
1 juil. Secrétaire

Agence de la Compagnie d'Assurance Mutuelle du Sud.
Nouvelle Orléans 1er juillet 184
LA Compagnie dite "Sun Mutual Insurance Company" de New York, ayant fait un arrangement pour pouvoir de faire des assurances contre les risques de la mer, des rivières et contre le feu, a l'honneur d'informer le commerce et le public que le bureau de la Compagnie d'Assurance de l'Ouest et contre l'incendie (tout les assurances contenues ont été assurées par l'institution sus-dite) et qu'elles des assurances aux taux les plus bas que n'importe quelle compagnie d'assurance.
La Compagnie du Sud Mutual Insurance est établie entièrement sur le principe de mutualité; elle fait des affaires depuis trois ans; elle a déclaré des dividendes au moins de 40 pour cent de ses profits pour ces trois mois et possède un capital pour couvrir ses risques.
J. MATTHEWS, agent
Encouragez les rues du Camp et de la Commune.
1 juil—3j

GARDES D'ORLEANS.
Les membres des Gardes d'Orléans sont priés de passer au bureau du Lieutenant Dubec et à celui du Sergt. Major pour affaires importantes.
Par ordre du Lieut Commd
WM. ANDRY,
Sergt.-Major.
30 juil—3j

OFFICIEL.
DEPARTEMENT DU TRESOR.
Nlle. Orléans, 10 juillet 1845.
LES porteurs des coupons d'intérêt des Bons de l'Etat de la Louisiane (exempts des lois) tirés en faveur des Banques hypothécaires et des Municipalités Nos. 2 et 3, de la Nouvelle Orléans) sont priés de les présenter pour en recevoir le paiement au Bureau du soussigné, rue du Canal.
WM. DE BLUE,
Trésorier de l'Etat.
13 juil—12, 17, 25 30, août 28, 14, 21, sept 5, 19.

Dr. Stephen H. Bardasch,
No. 14, rue Carondelet, entre Canal et Commune, A le plaisir d'informer ses amis et le public en général, qu'il est de retour en cette ville, et étant connu depuis douze ans dans cet Etat, comme médecin et chirurgien pratiquant, il espère obtenir la continuation de la confiance que lui ont accordée ses amis et le public de la Nouvelle Orléans. 30 mai—3j

Académie de Danse
PAR J. DEVOTO
LEÇONS DE POLKA.
UNE classe a lieu à sa résidence, rue ROYALE, No. 166, tous les lundis, mercredis et vendredis, à sept heures du soir, pour l'enseignement de la danse et de la valse. Les leçons de Polka auront lieu les mêmes soirs, à huit heures.
La classe de l'Armory du Bataillon Washington, pour les demoiselles et jeunes garçons a lieu le mardi, à quatre heures et demie, et le samedi à une heure P.M.
Les élèves de cette classe paieront 25 par mois.
Toutes les danses de caractère sont enseignées à part.
M. D. Somers aussi des leçons particulières à domicile.
Il enseigne la danse dans les institutions suivantes:
Mme. Grenet, rue Bourbon, No. 56.
Mlles. Allison, encouragez Carondelet et St Joseph
Mme. Baquié, de Royale et Toulouse.
Mme. Zeller rue du Camp, No. 247.
Au No. 152, rue Julie.
Au Lycée d'Orléans, rue de l'Esplanade.
A l'institution Louisianaise, 71, rue de Bonparte.
A l'Académie Jefferson, encouragez de la Bourse.
ARTICLES DIVERS—Huile de baleine, 40 gallons pour l'hiver, 6 quarts son de vin Castillon, vieux le cide de la douane, 900 caisses savon de ménage No 1, une cuisse indigo de Mahille, ocre jaune, brun d'Espagne et rouge Venitien; vel d'opium, sirop et sulfate, nouvellement en vente par W F VREDENBURGH & Co.
19 juillet 8 Vieille Levée

BOTTES, SOULIERS ET BRODEQUINS
100 caisses en débarquement des navires Hans et Union, à vendre par
R. G. SCBBS,
19 juil 19, rue de la Douane.

Nouvelle-Orléans:
MARDI MATIN, 5 AOUT 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR.
EDWARD SPARROW.

MEXIQUE.—Il n'était question hier que de bruits de guerre avec le Mexique.

On assure qu'une maison de commerce avait demandé au consul mexicain si elle pouvait expédier, jeudi, un bâtiment pour un port du Mexique, le consul lui a répondu que, passé mercredi, il ne pourrait plus s'occuper d'expéditions. Si ce fait est vrai, ce que nous n'affirmons pas, ce serait un signe non équivoque de guerre prochaine.

Espérons qu'on saura bientôt à quoi s'en tenir, car le commerce ne peut demeurer long-temps dans cet état d'incertitude.

VOYAGE D'EXPLORATION.
Narrative of the United States exploring expedition during the years 1838, 39, 40, 41 and 42, by Charles Wilkes, U. S. N. (5 volumes chez Lea & Blanchard, Philadelphie).

Le Congrès des Etats-Unis, par un acte du 18 mai 1836, autorisa l'envoi d'une escadre, chargée d'explorer les mers du Sud, et vota les fonds nécessaires pour accomplir ce projet qui devait être tout à la fois d'un vif intérêt scientifique et d'une incontestable utilité commerciale. Des délais et des obstacles de diverse nature en retardèrent l'exécution pendant plus de deux ans; peut-être aussi le gouvernement y avait-il mis un peu d'indifférence, et n'avait-il pas désigné sur le champ un officier qui prît la chose à cœur. Enfin il jeta les yeux sur le lieutenant Charles Wilkes qui ne prima aux préparatifs une activité inconnue jusque là. On lui confia six bâtimens: les corvettes Vincennes et Peacock, le transport Relief, le brick Porpoise et les tentes Sea-Gull et Flying-Fish. L'état-major de ces bâtimens se composait d'officiers instruits et en état de faire les observations scientifiques qui se rattachent à la marine; on leur adjoignit plusieurs savans naturalistes, un philologue, ainsi que deux dessinateurs. Le 18 aout 1838, l'escadre mit à la voile de Norfolk et se dirigea vers l'île de Madère. De là elle toucha aux îles du Cap Vard, puis vint relâcher pendant quelques jours à Rio Janeiro. Elle visita ensuite la Patagonie et la terre de Feu; doubla le Cap Horn, fit une croisière au Sud de ce cap, remonta vers le Chili, séjourna au Pérou, puis prit sa course vers la Nouvelle Hollande à travers les archipels méridionaux de la Polynésie. De Sydney, qui devait être pour quelque temps son point de ralliement, l'escadre poussa vers le Sud une reconnaissance qui fut couronnée du plus beau succès, puisqu'elle révéla l'existence d'un nouveau continent, cette terre de rochers et de glaces qu'un capitaine anglais et que le malheureux Dumont d'Urville signalaient presque au même moment.

Après avoir parcouru la côte ou continent Antarctique dans une étendue de plus de soixante degrés, l'escadre vint relâcher dans la Nouvelle-Zelande, reprit ensuite ses explorations à travers la Polynésie, en cinglant vers le N. N. E. Du Iles Sandwich, elle se rendit à San Francisco dans la Californie, longea la côte de l'Orégon, étudia ces deux pays sur lesquels l'attention se porte si vivement à l'heure qu'il est, revint vers l'Ouest toucher à l'île d'Ulshu d'où elle fit voile vers Luçon, en touchant aux îles de Larrons. Outre cette île on se trouve l'importante ville de Manille, elle explora quelques uns des groupes secondaires de la Malaisie, toucha à Singapour, et après avoir rempli les instructions qu'elle avait reçues à son départ, se mit en route pour revenir directement aux Etats-Unis. Elle double le cap de Bonne Espérance, et le 10 juin 1842, elle arrivait à Sandy Hook, après une absence de près de quatre années, pendant laquelle elle avait fait le tour du monde, tout en accomplissant des travaux hydrographiques d'une importance réelle, ainsi que d'intéressantes études dans les différentes branches de l'histoire naturelle.

La relation de cette belle expédition a été écrite par le lieutenant Wilkes, et imprimée aux frais de la nation. La publication officielle est d'une exécution magnifique: cinq grands volumes in 4o., admirablement imprimés, parsemés de vignettes sur bois, entremêlés de gravures sur cuivre d'une beauté achevée et de cartes dont l'exactitude n'est pas le seul mérite, cinq volumes enfin qui, dans tous leurs détails peuvent rivaliser par la perfection avec les publications du même genre, faites soit en France, soit en Angleterre, forment un monument véritablement national et dont les Etats-Unis ont le droit d'être fiers. Quiz cette première édition, d'un prix fort élevé, et qui, nous le croyons, est surtout réservée au Congrès, l'ouvrage en a eu simultanément deux autres, destinées au public: l'une qui coûte $25, ornée de vignettes sur cuivre et d'un bel atlas; l'autre que l'on peut avoir pour $10, un peu inférieure à la précédente, mais renfermant néanmoins toutes les illustrations nécessaires à l'intelligence du voyage. Nous avons cette dernière *sous les yeux*, et elle serait encore belle pour ceux qui n'auraient pas vu les deux autres. Nous avons la rapidement la relation de Charles Wilkes; nous la relirons la plume à la main pour nos lecteurs, nous leur en donnerons des extraits, et nous examinerons surtout avec soin les points qui peuvent avoir *pour eux* un intérêt actuel. On comprend que l'Oregon et la Californie seront en première ligne.

Conseil de la Première Municipalité.—Par suite d'une transaction avec le Conseil, la Compagnie du drainchement avait engagé à drainer tout le parties de terrain comprises entre le canal Carondelet, le nouveau Canal, la rue Claiborne et le Bayou de la Métairie; ce qui y restait à ouvrir des rues jusqu'à ce jour sont les dernières de la première municipalité.

CHRONIQUE LOCALE.

Cour Criminelle.—Leon Bacas, h. c. l. trouvé coupable d'avoir insulte un personne blanche, a été condamné à six mois de prison.

Hio. Bover, trouvé coupable d'assaut et batterie, a été condamné à 4 jours de prison.

Sur motion de l'avocat général, les personnes suivantes ont été mises en liberté, les témoins de l'accusation étant absens:—Stephen Fanton et Hugh Bannon, accusés du meurtre du capitaine Craghwitch—George Hamilton et B F. Spear, accusés de faux.

L'affaire de Bielle intentée à M. McCardle par M. de Neufcourg, a été indéfiniment ajournée.

Il est arrivé dernièrement à New-York, un steamer anglais l'*Union*, et cet arrivage a causé une véritable sensation parmi les New-Yorkois. Quelques-uns prétendent que ce steamer avait apporté des dépêches importantes au ministre anglais; d'autres que c'était pour prendre le capitaine Elliott afin de faire sauter le fort Hamilton et bombarder New-York. A la fin on s'est tranquillisé en apprenant que l'*Union* a été acheté par un capitaine New-Yorkois, Peter Harmony, dans le but d'en faire un paquet régulier entre New-York, la Havane, Vera-Cruz et Carthagène. On l'a payé, dit-on, £10,000, prix qu'avait coûté sa machine seule il y a deux ans.

Nous voyons par les journaux de Charleston que, dans la nuit du 26, la goélette *Erie*, capitaine Nelson, s'est heurtée contre le steamer *C. Vanderbilt*, capitaine Marshall. La goélette a beaucoup souffert et son équipage a dû l'abandonner. Le *Vanderbilt* a très peu souffert.

Nominations faites par le Président.

Samuel D. Heap, de la Pennsylvanie, consul à Tunis, en remplacement de John H. Payne, rappelé.

Nicholas Brown, de New-York, consul à Rome, en remplacement de Geo. Green, rappelé.

La législature de la Floride a élu le 23 du mois dernier Wm. Marion, juge du Circuit pour la Floride du Sud; J. A. Bronson, pour la Floride de l'Est; et Geo. S. Hawkins, pour la Floride de l'Ouest. L'élection pour la Floride Centrale n'est pas faite. Les candidats étaient Thos. Batuell et S. H. Butler.

Ensemble de New-York—Le comité d'investigation des causes de l'explosion n'a pas encore fait son rapport. Cependant plus de quarante témoins avaient été entendus et l'on demeurait convaincu qu'il n'y avait pas de poudre dans les magasins de M.M. Crocker et Wurster où l'explosion a eu lieu.

Une singularité remarquable c'est le soin qu'on prend pour savoir quelle est la cause de l'explosion, cause première du feu. Ainsi on voulait laborieusement s'occuper en aucune façon de l'origine du mal. Cependant il vaudrait bien la peine de s'enquérir comment le feu a pris dans un magasin où l'on n'avait pas même allumé une chandelle depuis plusieurs mois.

A ce sujet le Courrier des Etats-Unis fait quelques observations fort sages:

"Quelques-uns de nos confrères, dit-il, se sont tardivement préoccupés, après coup, de la cause première de ce désastre et, comme nous, ils n'ont pu expliquer l'origine de l'incendie que par un crime. Mais où est le coupable? nul ne le sait, nul ne le saura jamais, car il n'y a pas lieu d'espérer que la police et la justice soient plus heureuses avec ceux-là qu'elles ne l'ont été avec les mille incendiaires qui, depuis trois ans que nous assistons à ce monstrueux scandale, ont à peine laissé passer un jour sans semoncer des rôdeurs. Et à ceux qui nous accuseraient d'exagération, il nous suffira de rappeler que, en 1843, il a été officiellement constaté, par les autorités elles-mêmes, que sur cent incendies il y en avait quatre-vingts au moins que l'on ne pouvait attribuer à des accidens; or, combien de fois avons-nous vu la loi atteindre et punir un forfait, l'un sur mille!"

On trouve chaque jour des cadavres en délivrant les décombres malheureuses victimes de cette grande conflagration!

La table suivante prise sur le recensement de 1840, montre pour chaque Etat le nombre de personnes ne sachant ni lire ni écrire.

Maine,	3,241	Caroline du Sud,	20,615
N. Hampshire,	919	Georgie,	30,717
Massachussetts,	4,448	Alabama,	20,593
Rhode Island,	1,614	Mississipi,	8,360
Connecticut,	626	Louisiane,	4,963
Vermont	2,370	Tennessee,	46,631
New York,	44,453	Kentucky,	40,018
New Jersey,	6,386	Ohio,	35,391
Pennsylvanie,	32,946	Indiana,	26,020
Delaware,	683	Illinois,	17,509
Maryland,	11,817	Missouri,	10,467
Virginie,	58,788	Arkansas,	6,507
Caroline du Nord,	56,092	Michigan,	2,173

TAHITI.—On assure que Mlle Taglioni ne viendra pas cette année aux Etats-Unis. De Londres elle ira à Liverpool et Dublin, et s'en retournera ensuite afin de remplir ses engagemens en Allemagne et en Italie.

Le Cincinnati Chronicle fait mention d'une madame Lair, qui a été tuée par la foudre, tandis qu'un petit enfant qu'elle portait dans ses bras n'a été qu'un peu brûlé aux lèvres.

Il y a eu sur le chemin de fer de Norwich à Worcester, un accident qui a causé la mort de plusieurs personnes.

Nous voyons par la Hartford Times, qu'un M. Orin Woodford, d'Avon, a tué sa femme en lui fendant la tête d'un coup de hache et en lui ouvrant le ventre avec un couteau. Il a été arrêté.

On commence à se préoccuper vivement des nombreux exemples de personnes enterrées vivre. Le meilleur préventif serait d'attendre, pour enterrer les morts, que la décomposition fut commencée.

Nous apprenons avec regret, dit le N. Y. Mirror, que parmi les propriétés détruites par l'incendie, se trouvent les planches du magnifique ouvrage d'Audubon sur l'Ornithologie. On pense que la perte excède $15,000. Cette perte est d'autant plus regrettable que l'édition a été tirée à un nombre très réduit d'exemplaires et que ces planches étaient le résultat de plusieurs années de travail.

On a saisi à New York, de la poudre que l'on emmagasinait tranquillement parmi des barils de riz.

Les journaux anglais font mention d'un individu mort à l'hospital des suites de la morsure d'une sangsue vénimeuse.

FEUILLETON.

LE COMTE DE MONTE CHRISTO

PAR ALEXANDRE DUMAS.

TROISIEME PARTIE.

(Pour les deux premières, voir l'*Abeille* du 20 novembre au 7 février.

LE DEJEUNER.

—Et quelles sortes de personnes attendez-vous à déjeûner? dit Beauchamp.

—Un gentilhomme et un diplomate, reprit Albert.

—Alors c'est l'affaire de deux petites heures pour le gentilhomme et de deux grandes heures pour le diplomate. Je reviendrai au dessert. Gardez moi des fraises, du café et des cigares. Je mangerai une côtelette à la Chambre.

—N'en faites rien, Beauchamp, car le gentilhomme fait-il un Montmorency et le diplomate un Metternich, nous déjeûnerons à onze heures précises; en attendant faites comme Debray, goûtez mon xérès et mes biscuits.

—Allons donc, soit, je reste. Il faut absolument que je me distraie ce matin.

—Bon, voyez voilà comme Debray! il me semble cependant que lorsque le ministère est triste, l'opposition doit être gaie!

—Ah! soyez sûr, cher ami, c'est que vous ne savez point ce qui me menace. J'entendrai ce matin un discours de M. Danglars à la Chambre des Députés, et ce soir chez sa femme une tragédie d'un jeune de France. Le diable emporte le gouvernement constitutionnel! et puisque nous avons le choix, à ce qu'on dit, comment avons-nous choisi celui-là?

—Je comprends; vous avez besoin de faire provision d'hilarité.

—Dès dîtes donc pas de mal des discours de M. Danglars, dit Debray: il vote pour vous, il fait à l'opposition.

—Voilà parbleu! bien de mal, vous j'entends que vous l'envoyez discourir au Luxembourg pour en rire tout à mon aise.

—Mon cher, dit Albert à Beauchamp, on voit bien que les affaires d'Espagne sont arrangées, vous êtes en veine d'une sérieux révolutionnaire. Rapportez vous donc à ce que la chronique parisienne parle d'un mariage entre moi et Mlle Eugénie Danglars. Je ne pourrais dire pas, en conscience, vous laisser mal juger de l'éloquence d'un homme qui doit me dire un jour: "Monsieur le vicomte, vous avez eu que je donne deux millions à ma fille."

—Allons donc! dit Beauchamp, ce mariage ne se fera jamais. Le Roi a pu le faire comte, il pourra le faire pair, mais il ne le fera point gentilhomme, et le comte de Morcerf est une idée trop aristocratique pour convenir, moyennant deux pairies millions, à une mésalliance. Le vicomte de Morcerf ne doit épouser qu'une marquise.

—Deux millions! c'est cependant joli, reprit Morcerf.

—C'est le capital social d'un théâtre du boulevard ou d'un chemin de fer du Jardin des Plantes à la Bâpe.

—Laissez-le donc, Morcerf, reprit nonchalamment Debray, il marnez-vous. Vous êtes pour l'étiquette d'un ton, n'est-ce pas? eh bien! que vous importe: moi qui ai alors sur cette étiquette un blason de moins et un zero de plus; vous avez sept mérlettes dans vos armes, plus on donnera moins à votre femme et il vous en restera encore quatre. C'est une de plus qu'il ne faut pour faire roi de France, et dont le cousin germain était empereur d'Allemagne.

—Ma foi, je crois que vous avez raison, Lucien, répondit distraitement Albert.

—Et certainement! d'ailleurs tout millionnaire est noblesse même un jeune, tout homme qui peut l'être.

—Chut! ne dites pas cela, Debray, reprit un peu Beauchamp, car voici Château-Renaud qui, pour vous guérir de votre manie de paradoxe, vous pesera au travers du corps l'épée de Renaud de Montauban, son ancêtre.

—Il dérogerait alors, répondit Lucien, car je suis vilain et très vilain.

—Bon! s'écria Beauchamp, voilà le ministère qui change de figure; et, où allons-nous mon Dieu?

—Monsieur de Château-Renaud! Monsieur Maximilien Morrel! dit le valet de chambre, en annonçant deux nouveaux convives.

—Complets alors! dit Beauchamp, et nous allons déjeuner; car, si je ne me trompe, vous n'attendiez plus que deux personnes, Albert?

—Morrel! murmura Albert surpris; Morrel! qu'est-ce que cela?

Mais avant qu'il eût achevé, M. de Château-Renaud, beau jeune homme de trente ans, gentilhomme sur pieds à la tête, c'est-à-dire avec la figure d'un Duguesclin et l'esprit d'un Montesmart, avait pris Albert par la main.

—Permettez-moi cher, lui dit-il de vous présenter M. le capitaine des spahis Maximilien Morrel, mon ami, de plus mon sauveur. Au reste, l'homme se présente assez bien par lui-même. Salues mon héros, vicomte.

Et il se rangea pour démasquer ce grand et noble jeune homme au front large, à l'œil perçant, aux moustaches noires, que nos lecteurs se rappelent avoir vu à Marseille, dans une circonstance assez dramatique pour être qu'ils ne l'aient point encore oublié. Un riche uniforme demi français, demi oriental, admirablement porté, faisait valoir sa large poitrine décorée de la croix de la Légion-d'Honneur et ressortir la cambrure hardie de sa taille.

Le jeune officier s'inclina avec une politesse pleine d'élégance; Morrel était gracieux dans chacun de ses mouvemens, parce qu'il était fort.

—Monsieur, dit Albert avec une affectueuse courtoisie, M. le baron de Château-Renaud savait d'avance tout le plaisir qu'il me procurerait en me faisant faire votre connaissance; vous êtes de ses amis, monsieur, vous êtes mien.

—Très bien, dit Château-Renaud, et souhaitez, mon cher vicomte, que le cas échéant, il fasse pour vous ce qu'il a fait pour moi.

—Et qu'a-t-il donc fait? demanda Albert.

—Oh! dit Morrel, cela ne vaut pas la peine d'en parler et Monsieur exagère.

—Comment! dit Château-Renaud, cela ne vaut pas la peine d'en parler! La vie ne vaut pas la peine qu'on en parle!.... En vérité, c'est par trop philosophique ce que vous dites là, mon cher monsieur Morrel.... Bon puis vous qui exposez votre vie tous les jours, mais pour moi qui l'expose une fois par hasard....

—Ce que je vous de plus clair dans tout cela, baron, c'est que monsieur le capitaine Morrel vous a sauvé la vie.

—Oh! mon Dieu! oui, tout bonnement, reprit Château-Renaud.

—Et à quelle occasion? demanda Beauchamp.

—Beauchamp, mon ami, vous saurez que je meurs de faim! dit Debray, ne donnez donc pas dans les histoires.

—Eh bien! mais, dit Beauchamp, je n'empêche pas que vous ne mettiez à table, moi.... Château-Renaud nous racontera cela à table.

—Messieurs, dit Morcerf, il n'est encore que dix heures un quart, remarquez bien cela, et nous attendons un dernier convive.

—Ah! c'est vrai, un diplomate, reprit Debray.

—Un diplomate, en autre chose, je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que pour mon compte, je l'ai changé d'une ambassade qu'il a si bien terminée à ma satisfaction, que j'avais été roi, je l'envoie fait à l'instant même chevalier de tous mes Ordres, ensuite je en à la fois la position de la Toison-d'Or et de la Jarretière.

—Alors, puisque nous ne sommes point encore à table, dit Debray, versez-vous un verre de Xérès comme nous avons fait, et racontez nous cela, baron.

—Vous savez tous que l'idée m'était venue d'aller en Afrique.

—C'est un chemin que vos ancêtres vous ont tracé, mon cher Château-Renaud, répondit galamment Morcerf.

—Oui, mais je doute que cela fût, comme eux, pour délivrer le tombeau du Christ.

—Et vous avez raison, Beauchamp, dit le jeune artistocrate; c'était tout bonnement pour faire le coup de pistolet en amateur. Le duel me répugne, comme vous savez, depuis que deux témoins, que j'avais choisi pour commanditer une affaire, m'ont forcé de me battre à mon tour. Je ne me suis pas mal tiré, dit-on; eh! pauvre Franz d'Epinay, que vous connaissez qui voyagent.

—Ah! bon, voilà que vous vous fâchez, et que vous tombez sur nos pauvres gens. Eh! mon Dieu! avec quoi voulez vous qu'ils vous protègent? La Chambre leur rogne tous les jours leurs appointemens; c'est ce point qu'on n'en trouve plus. Voyez-vous être ambassadeur, Albert? je vous fais nommer à Constantinople.

—Non pas! pour que le sultan, à la première démonstration que je ferai en faveur de Mehémet-Ali, m'envoie le cordon et que mon successeur m'étrangle.

—Vous voyez bien! dit Albert.

—Oui, mais tout cela n'empêche pas mon comte de Monte-Christo d'exister!

—Pardieu! tout le monde existe, le bon miracle! tout le monde existe, sans doute, mais par dans des conditions pitoyables. Tout le monde n'a pas des cravates noires, des galeries de tableaux, des armes comme à la Casaube, des chevaux de six mille francs pièce, des maîtresses grecques!

—Les maîtresses, vous!

—Oui, je l'ai vue et entendue. Vous au théâtre Valle, entendez un jour que j'ai déjeûné chez le comte.

—Il mange donc votre homme extraordinaire?

—Ma foi, oui, je l'avoue, répondit Château-Renaud; et il y avait de quoi! Mon cheval était donc mort; je faisais ma retraite à pied, six Arabes vinrent au galop pour me couper la tête, j'en abattis deux de mes deux coups de fusil, deux de mes deux coups de pistolets, mouches pleines; mais il en restait deux, et j'étais désarmé. L'un me prit par les cheveux, c'est pour cela que je les porte courts maintenant, on ne sait pas ce qui peut arriver; l'autre m'enveloppe le cou de son yataghan, et je sentais déjà le froid aigu du fer quand Monsieur, que vous voyez, chargea à son tour sur eux, tua celui qui me tenait par les cheveux d'un coup de pistolet et fendit la tête de celui qui s'apprêtait à me couper le gorge d'un coup de sabre. Monsieur s'était donné pour tâche de sauver un homme en jour-là, le hasard a voulu que ce fut moi; quand je serai riche, je ferai faire par Kleggmann ou par Marochetti une statue de Hasard.

—Oui, dit en souriant Morrel; c'était le 5 septembre, c'est-à-dire l'anniversaire d'un jour où mon père fut miraculeusement sauvé; aussi, restant qu'il est en mon pouvoir, je célèbre tous les ans ce jour-là par quelque accusation....

—Héroïque, n'est-ce pas? interrompit Château-Renaud; bref, je fus l'élu, mais ce n'est pas le tout. Après m'avoir sauvé du fer, il me sauva du froid en me donnant son pan le montré, de son manteau, comme, par faisait saint Martin, mais en me le donnant tout entier, pour de la faim, en partageant avec moi, devines quoi?

—Un pâté de chez Felix, demanda Beauchamp.

—Non pas, son cheval, dont nous mangeâmes chacun un morceau de grand appétit: c'était dur.

—Lucien! demanda en riant Morcerf.

—Non, le sacrifice, répondit Château-Renaud. Demandez à Debray s'il sacrifierait son anglais pour un étranger?

—Pour un étranger, non, dit Debray, mais pour un ami, peut-être.

—Je dirai que vous deviendrez le mien, monsieur le comte, dit Morrel, d'ailleurs, j'ai eu déjà l'honneur de vous le dire, bienaise ou non, sacrifice ou non, ce jour-là, je devrais une offrande à la mauvaise fortune et récompense de la faveur que nous avait faite autrefois la bonne.

—Cette histoire à laquelle M. Morrel fait allusion, continua Château-Renaud, est toute une admirable histoire qu'il vous raconterra un jour, quand vous aurez fait avec lui plus ample connaissance; pour aujourd'hui, gardons l'estomac et son la mémoire. A quelle heure déjeune-vous, Albert?

—A dix heures et demie.

—Précises? demanda Debray en tirant sa montre.

—Oh! vous m'accordera bien les cinq minutes de grâce, dit Morcerf; car mon ajoutant un sauveur.

—Ah! oui!

—A moi, parbleu! répondit Morcerf. Croyez-vous donc qu'on ne puisse pas me sauver comme un autre et qu'il n'y a que les Arabes qui coupent la tête! Notre déjeuner est un déjeuner philanthropique, et nous serons à notre table, je l'espère du moins, deux bienfaiteurs de l'humanité.

—Comment ferons-nous? dit Debray, nous n'avons qu'un pistolet.

—Eh bien! mais on le donnera à quelqu'un qui n'aura rien fait pour l'avoir, dit Beauchamp. C'est de cette façon-là que d'ordinaire l'Académie se tire d'embarras.

—Et d'où vient-il? demanda Debray; excuse l'insistance; vous avez déjà, je le sais bien, répondu à cette question, mais avez vagonement pour que je me permette de la poser une seconde fois.

—En vérité, dit Albert, je n'en sais rien. Quand j'ai trouvé, il y a deux mois de cela, il était à Rome, depuis ce temps-là qui peut dire le chemin qu'il a fait.

—Et le croyez-vous capable d'être cinq? demanda Debray.

—Je le crois capable de tout, répondit Morcerf.

—Pauvre étrenne qu'avez les cinq minutes de grâce, nous l'avons plus rapprochés. Vous ne m'avez point dit, Albert, que vous ne v